Présentation du thème

Les déchets recouvrent des enjeux multiples : géographiques, artistiques, juridiques, politiques, économiques et sociaux, environnementaux et surtout quotidiens. C'est parce que les déchets posent des défis pour un avenir viable pour nos sociétés et parce qu'ils nous interrogent sur notre façon d'habiter le monde que cette interrogation doit être menée avec de jeunes adultes en devenir, pour construire un jugement argumenté sur l'un des débats sociétaux les plus sensibles.

Le déchet est un objet géographique.
Le déchet incarne la ville, qui le produit en masse et le rejette à ses portes. Le déchet génère des flux, dont les distances augmentent et qui s'internationalisent souvent ainsi vers les pays pauvres, devenus les décharges des pays riches. Le déchet crée des espaces particuliers – décharge, lieu d'incinération, de retraitement, de recyclage, et provoquent des conflits d'utilisation du territoire quand la localisation des usines de traitement se situe en banlieue alors que les centres de production des déchets sont essentiellement les ville centres.

Le déchet est un objet historique, qui caractérise nos sociétés voire nos civilisations. Pour comprendre une société, levons le couvercle de ses poubelles. Baptiste Monsaingeon rappelle : ***« L'anthropologue** André Leroy-Gourhan fait du déchet un marqueur de la sédentarisation : la sédentarisation des populations est caractérisée selon lui par l'apparition d'ordures à l'entrée des cavernes ».*[1] La problématique des déchets percole notablement avec l'histoire de l'industrialisation, celle de la croissance urbaine et démographique qui conduit à l'évacuation des déchets hors des villes et hors de la vue de ceux qui les produisent en abondance. Elle rencontre aussi les mutations des mondes du travail : entre ceux qui vivent du réemploi de ces déchets (les chiffonniers d'autrefois et ceux des pays pauvres aujourd'hui) ou ceux – grandes entreprises - qui en font aujourd'hui une ressource en assurant leur retraitement et recyclage.
L'ensemble conduit à interroger le statut de ces déchet dans nos sociétés et nos représentations : Sandrine Glatron précise que l'introduction des poubelles à la fin du XIX° a soulevé une très forte résistance des chiffonniers qui ne considéraient justement pas les ordures comme des déchets![2]

Le déchet est un objet social et culturel.
Le déchet véhicule des représentations : il est le miroir de nos sociétés quand son sens glisse vers l'individu : on parle de *déchet de l'humanité*, d'un homme *déchu*, de *déchéance* de nationalité... Et le déchet devient aussi sujet quand les marginaux d'une société sont appréhendés comme des *rebuts* sociaux : des indigents aux glaneurs et chiffonniers qui vivent des ordures de nos poubelles, la proximité entre déchet et déchéance fonde le pacte d'une société qui remplit ses poubelles en détournant le regard.

On peut alors se demander quand un objet devient déchet.
« *Un **déchet** est un objet, ou une certaine quantité d'objets, qui a une valeur nulle ou négative pour son propriétaire. Celui-ci est prêt à s'en séparer gratuitement ou à payer pour en être débarrassé. (…). Le fait de considérer quelque chose comme une ressource ou comme un déchet est une représentation. Cette représentation est variable par nature : les restes ménagers organiques peuvent être considérés comme des déchets dont il faut se débarrasser ou bien comme une ressource valorisable par le compostage*. »[3] .
Ainsi, un ***déchet*** devient une ***ressource*** si une société humaine lui trouve une utilisation rentable.

Le déchet, source d'inspiration esthétique ? On peut constater l'utilisation du « déchet » par les artistes, dans tous les domaines et dans une optique militante d'éveil des consciences : littérature, peinture, photographie, sculpture, et autre productions monumentales, visent toutes à explorer et transfigurer par l'art ce que les détritus disent de nos vies et de notre place dans un monde croulant sous les déchets.

---

[1] Baptiste Monsaingeon : *« Produire des déchets, c'est être vivant »,* propos recueillis par Gilles van Kote , publié dans Le Monde.fr, le 11 juillet 2017
[2] La collecte des ordures ménagères à Paris entre 1889 et 1967 *in* Grégory Hamez, Martine Tabeaud (dir.), *Les métamorphoses du déchet,* Éditions de la Sorbonne, 2000
[3] Article « *déchet* » - http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/dechet

Le déchet est, depuis la fin du XXe siècle, l'une des préoccupations environnementales majeures. Le slogan *Zéro déchet* est l'un des mots d'ordre de la transition environnementale.

Corpus

Texte 1 – La Grande Décharge - RITA KRAUS, *10 façons d'assassiner notre planète*, « La Grande Décharge », in © Flammarion, 2011.

Texte 2 - Le déchet, un élément de la mémoire des hommes - Baptiste Monsaingeon : *« Produire des déchets, c'est être vivant »,* propos recueillis par Gilles van Kote , publié dans Le Monde.fr, le 11 juillet 2017

Texte 3 – Le Zéro déchet, un projet politique à part entière - Tribune de Flore Berlingen, directrice de Zero Waste France : « Le zéro déchet, un projet politique à part entière », publié dans le Monde.fr, le 19 juillet 2017

Document 4 - Un art du déchet ? Vik Muniz, *Marat* (Sebastião), 2008

Texte 1 – La Grande Décharge

Rita Kraus imagine un monde qui a produit tant de déchets que la Terre est devenue une « Grande Décharge ». Les hommes vivent isolés dans des villages séparés par des montagnes de poubelles, de détritus et de voitures. Romain et Sabine, deux amoureux, habitent dans des villages différents et, à cause des murailles de déchets, ils ne peuvent se rejoindre.

Se payant d'audace, Romain – qui habitait le village de T… – s'était lancé à l'assaut de la muraille dans l'espoir d'atteindre au moins le village de C…, distant de deux kilomètres à vol d'oiseau. Bientôt, incapable d'avancer, il avait dû se résoudre à rebrousser chemin non sans avoir eu le temps d'apercevoir, dans les lointains, la silhouette de Sabine qui le hélait. À défaut de message concret, ils avaient, en hurlant, échangé leurs prénoms.

S'ils avaient vécu à un autre âge de l'humanité, ils eussent sans doute couru l'un vers l'autre et se seraient passionnément embrassés, quitte à rouler sur place dans l'herbe et les fleurs des champs. Un début d'idylle fort banal, en somme, lorsque le soleil fait tourner les têtes et infléchit les résolutions… Mais, à leur époque, la gangue – qui emprisonnait chacune de leurs bourgades – interdisait toute velléité d'approche et, à moins d'une révolution écologique, il était inconcevable que quoi que ce fût pût abattre un jour la barrière qui les séparait.

Creuser une brèche, dégager un couloir entre les deux patelins devint l'idée fixe de Romain. [...] Le jour, c'est à cela que Romain s'appliquait. Et la nuit…

La nuit, lorsque le sommeil résout les équations contre lesquelles les mathématiques ont buté, il se voyait réuni avec Sabine à l'issue d'un épouvantable cataclysme qui aurait remis la terre à nu…

Ce même songe régulièrement le visitait. La main dans la main, Sabine et lui s'éloignaient dans la campagne vers l'horizon après que le sol eut été nettoyé par une énorme boule de feu.

Dans la réalité, hélas ! le feu du ciel tardait à se manifester.

Las d'attendre et d'espérer en un miracle alors que, de l'autre côté du mur, Sabine s'étiolait à

dénombrer les jours, les semaines et les mois qui s'étaient écoulés depuis que Romain et elle s'étaient interpellés, le garçon – qui n'avait pas froid aux yeux – décida d'aider la nature.

Il était d'une génération pour qui les lois de la matière n'étaient plus des secrets. Il osa ce que personne avant lui n'avait osé : entamer le processus de désintégration multiple, dont on ne parlait qu'à mots couverts dans les milieux responsables de peur d'exciter la verve d'un bricoleur talentueux. Avant de parvenir à provoquer l'explosion qui déblayerait le no man's land entre son village et celui de Sabine. Romain peina en silence sur plus d'un problème ardu : mais l'amour fou ou, si l'on préfère, le désir atavique de remplir son destin de mâle, décupla ses facultés d'invention.

Lorsqu'on se rendit compte de ce qu'il avait combiné et qu'on voulut l'arrêter, il était déjà trop tard. L'étincelle initiale avait jailli…

Dans une débauche de chaleur et de lumière, la Grande Décharge au complet fut annihilée et également, par suite d'une regrettable erreur de calcul sur les effets de la réaction en chaîne, son support : la Terre.

Pour les hommes qui marchaient à ce moment-là sur la Lune, un autre soleil flamba dans les ténèbres.

RITA KRAUS, *10 façons d'assassiner notre planète*, « La Grande Décharge », in © Flammarion, 2011.

- *Selon vous, sommes-nous condamnés à vivre avec nos déchets ?*

Texte 2 - Le déchet, un élément de la mémoire des hommes

Baptiste Monsaingeon a fait des déchets l'objet principal de ses travaux en sciences sociales et a publié récemment Homo détritus (Seuil, 283 p., 19 euros), sous-titré Critique de la société du déchet. Du « zéro déchet » à l'économie circulaire, du mouvement hygiéniste aux chiffonniers, le chercheur Baptiste Monsaingeon analyse dans cette interview ce marqueur de société.

Déchets, ordures, résidus... Alors qu'on parle de plus en plus d'économie circulaire et de recyclage des déchets, il n'existe pas de terme positif pour désigner ceux-ci.
Baptiste Monsaingeon : Le déchet est un concept mouvant, mais sa première caractéristique, c'est qu'il est forcément le déchet de quelque chose. Selon le moment et l'endroit, il peut être un déchet... ou pas.
Il existe un continuum hygiéniste qui consiste à condamner l'ordure, le déchet, le rebut qui arrive en bout de chaîne, sans jamais poser la question de son origine. Pour moi, il est légitime de questionner la façon dont la logique « zéro déchet » se situe dans la continuité de cette forme d'hygiénisme ignorant l'ordure. Je préfère pour ma part considérer le déchet comme un reste avec lequel il faut faire.

On n'a jamais autant parlé du déchet comme d'une ressource potentielle. Serait-ce donc un leurre?
De la poubelle, on passe au recyclage, puis au développement durable et enfin à l'économie circulaire, mais on continue à se situer dans une logique productiviste. Produire des restes, d'un point de vue philosophique, c'est l'essence du vivant, c'est être vivant.*(…).* Comme le dit Nicolas Hulot, ces déchets, on les a, qu'est-ce qu'on en fait maintenant ? La première chose, c'est de réfléchir à comment ne plus en produire.

Que nous apprennent sur nous-mêmes les déchets que nous produisons ?
Le déchet est un élément de la mémoire des hommes. [L'ethnologue] Marcel Mauss disait que c'est par les ordures qu'on en apprend le plus sur une civilisation. Les déchets nous indiquent comment on organise notre société, nos relations sociales, quel est notre rapport à la nature.
(…)
Quel regard portez-vous sur le succès du concept « zéro déchet » ?
Le zéro déchet, comme l'économie circulaire, c'est d'abord un slogan. (…). Quelqu'un comme Béa Johnson [autrice du livre *Zéro déchet*] défend une éthique de l'épure et du désencombrement qui me

semble assez éloignée d'autres approches du zéro déchet que l'on trouve chez les partisans du compostage, dans les ressourceries, chez ceux qui récupèrent les déchets des autres pour en faire quelque chose... C'est une redéfinition de l'immonde qui se joue là, une forme de réhabilitation de la production excrémentielle. Observez un composteur : ça coule, ça produit des odeurs. La Fondation Ellen-MacArthur, par exemple, véhicule cette idée comme quoi, grâce à l'économie circulaire, on continuera à faire de la croissance. Dans le recyclage vertueux, il y a quelque chose qui relève d'un discours productiviste et industrialiste. Alors que le recyclage n'est jamais gratuit : il a un coût écologique, il consomme de l'énergie, de la matière première et produit lui-même des déchets.

On assiste depuis quelques années au retour de « Roms » collecteurs de déchets. Ne jouent-ils pas au fond un rôle vertueux dans nos sociétés ?
A la fin du XIXe siècle, il y avait en France cinq cent mille chiffonniers. Cette activité a été purement et simplement interdite en 1946. On parle aujourd'hui des Roms comme on parlait des chiffonniers à l'époque, comme ceux qui apportent les maladies et l'insécurité. Mais cette figure esthétique et politique du chiffonnier qui récupère ce dont les autres ne veulent plus ne se réincarne pas seulement dans la figure iconique du Rom, on en retrouve aussi un avatar dans des milieux artistiques, dans des formes d'écocitoyenneté bobo, et dans les ressourceries. C'est un véritable projet politique qui se développe autour de la question et de la définition des déchets, un projet qui implique de changer les règles du jeu. C'est un phénomène très intéressant qui peut nous emmener assez loin : réinventer le monde à l'aide du déchet.

Baptiste Monsaingeon : *« Produire des déchets, c'est être vivant »,* propos recueillis par Gilles van Kote , publié dans Le Monde.fr, le 11 juillet 2017

- *Selon vous, les déchets menacent-ils nos modes de vie ou nous poussent ils à imaginer de nouvelles façons de vivre ?*

Texte 3 – Le Zéro déchet, un projet politique à part entière

La directrice de l'association Zero Waste France, Flore Berlingen, estime, dans cette tribune, que le mode de vie « zéro déchet » relève d'une prise de conscience individuelle et collective qui doit repenser le déchet et son système de production, contre le gaspillage et la surconsommation.

TRIBUNE. Qu'ils endossent leur casquette d'élu, de salarié, de parent ou de citoyen, les praticiens du « Zero Waste » [*Zéro Déchet* en anglais] sont avant tout des individus qui ont opéré une remise en cause, souvent à la fois personnelle et collective. Ils ont commencé à observer leur environnement, à poser un regard nouveau sur le contenu de leur poubelle, à poser des questions et opérer des choix concernant les restes, les traces qu'ils veulent laisser derrière eux.

L'hygiénisme d'Eugène Poubelle, qui devait permettre une meilleure gestion des déchets à Paris (le tri de trois flux était déjà au programme en 1884 !), eut pour fâcheuse conséquence de couper les habitants de leur production de déchets, en exportant ceux-ci à l'extérieur de la ville. Ses plus récents développements visent à brûler les déchets pour tenter – illusion – de les faire disparaître.
A l'inverse, le zéro déchet relève d'une confrontation directe au déchet : on le (re) découvre, on le manipule, on le composte… Bref, on sort du déni de l'existence du déchet pour constater son omniprésence, et chercher à l'anticiper – réduire le gaspillage en amont pour que nos restes demeurent de simples traces de notre passage, de nos vies, et non des montagnes qui empêcheront les générations suivantes de vivre les leurs.

Une démarche synchronisée
(..) De la même manière, les acteurs publics ou entrepreneurs proposant des solutions de réduction des déchets ne peuvent se passer d'un portage citoyen de la démarche. Plutôt que de distinguer des approches différentes du zéro déchet dont certaines tendraient à l'anecdotique quand d'autres seraient plus sérieuses, nous observons et cherchons à encourager la mise en mouvement synchronisée de toutes ces composantes de la société.

Un système de recyclage repensé

L'objectif Zero Waste devient ainsi une démarche permanente et holistique plutôt qu'un défi court-termiste auquel prétend parfois répondre la logique du recyclage généralisé. Nous en sommes convaincus : le recyclage est indispensable, mais il ne nous sauvera pas, et c'est tant mieux. Ce qu'il nous reste à faire en amont de cette étape de recyclage est beaucoup plus riche de sens, d'activités, d'échanges, de vie.(…) « Faire de nos déchets des ressources » est d'ailleurs le slogan de l'un des fleurons français de l'industrie des déchets. A première lecture, il semble refléter parfaitement l'ambition de l'économie circulaire. En réalité, il illustre surtout la poursuite d'une logique de « traitement » (terme neutre qui vise à nous faire oublier les différents impacts sanitaires et environnementaux des procédés utilisés) du déchet et surtout d'un modèle de création de valeur qui va justement à l'encontre de la préservation des ressources. Tant que la rémunération des entreprises chargées de nos poubelles sera calculée sur les tonnages pris en charge, la limitation du gaspillage sera freinée.

Contre le « jetable »
De la même manière, dans la vision Zero Waste et à l'inverse des tendances actuelles de gestion des déchets, la « massification » n'est, en général, pas souhaitable. Une prise en charge par des individus, héritiers enfin réhabilités des chiffonniers, ou par de petites entités est tout à fait envisageable pour l'ensemble des activités liées à la gestion de nos ressources et de nos restes : de la réparation au compostage en passant par le réemploi des emballages (systèmes de consigne par exemple), l'essentiel de nos poubelles pourrait être réintégré dans une boucle locale. (…)
A nouveau, on ne peut séparer les choix personnels des choix de société. Le zéro déchet constitue ainsi un projet politique à part entière.

Tribune de Flore Berlingen, directrice de Zero Waste France : « Le zéro déchet, un projet politique à part entière », publié dans le Monde.fr, le 19 juillet 2017

- *Selon vous, les déchets sont-ils une ressource à exploiter ou des détritus à rejeter ?*

Document 4 - Un art du déchet ? Vik Muniz, *Marat* (Sebastião), 2008

Vik Muniz, *Marat,* 2008

« Premier de notre liste d'artistes du recyclé, le brésilien Vik Muniz est le grand représentant de « l'art du déchet ». Repéré par un marchand d'art new-yorkais au milieu des années 1980, l'artiste s'est spécialisé dans la reproduction de chefs-d'œuvre ou de figures médiatiques à base de matériaux recyclés, détournés et incongrus : détritus, lambeaux de magazine, mégots, fils de fer, pièces de puzzle etc. Vik Muniz réalise souvent des œuvres de taille monumentale dont la composition est projetée au sol à plusieurs mètres de hauteur. L'œuvre est ensuite immortalisée par une photographie, qui perdure, alors que l'œuvre disparait. »

Extrait de « Top 8 des artistes du recyclage » in : https://blog.artsper.com/fr/inspirez-vous/top-8-des-artistes-du-recyclage/

- *Selon vous, peut-on réinventer le monde à l'aide de nos déchets ?*

Texte 5 - Une ville dystopique

Sur les trottoirs, enfermés dans des sacs de plastique bien propres, les restes de la Léonie de la veille attendent la voiture du nettoiement. Non seulement les tubes de dentifrice aplatis, les ampoules mortes, les journaux, les conditionnements, les matériaux d'emballage, mais aussi les chauffe-bain, les encyclopédies, les pianos, les services de porcelaine : plutôt qu'aux choses qui chaque jour sont fabriquées, mises en vente et achetées, l'opulence de Léonie se mesure à celles qui chaque jour sont mises au rebut pour faire place à de nouvelles. Au point qu'on se demande si la vraie passion de Léonie est vraiment, comme ils disent, le plaisir des choses neuves et différentes, ou si ce n'est pas plutôt l'expulsion, l'éloignement, la séparation d'avec une impureté récurrente. Il est certain que les éboueurs sont reçus comme des anges, et leur mission qui consiste à enlever les restes de l'existence de la veille est entourée de respect silencieux, comme un rite qui inspire la dévotion, ou peut-être simplement que personne ne veut plus penser à rien de ce qui a été mis au rebut.

Où les éboueurs portent leur chargement, personne ne se le demande : hors de la ville, c'est sûr ; mais chaque année la ville grandit et les immondices doivent reculer encore ; l'importance de la production augmente et les tas s'en élèvent, se stratifient, se déploient sur un périmètre plus vaste. Ajoute à cela que plus l'industrie de Léonie excelle à fabriquer de nouveaux matériaux, plus les ordures améliorent leur substance, résistent au temps, aux intempéries, aux fermentations, et aux combustions. C'est une forteresse de résidus indestructibles qui entoure Léonie, la domine de tous côtés, tel un théâtre de montagnes.

Voici maintenant le résultat : plus Léonie expulse de marchandises, plus elle en accumule ; les écailles de son passé se soudent ensemble et font une cuirasse qu'on ne peut plus enlever ; en se renouvelant chaque jour, la ville se conserve toute dans cette seule forme définitive : celle des ordures de la veille, qui s'entassent sur les ordures des jours d'avant et de tous les jours, années, lustres de son passé. Le rejet de Léonie envahirait peu à peu le monde, si sur la décharge sans fin ne pressait, au-delà de sa dernière crête, celle des autres villes, qui elles aussi rejettent loin d'elles-mêmes des montagnes de déchets. Peut-être le monde entier, au-delà des frontières de Léonie, est-il couvert de cratères d'ordures, chacun avec au centre, une métropole en éruption ininterrompue.

ITALO CALVINO, *Les Villes invisibles*, « Léonie », © Seuil-Points, 1974.Traduction de l'italien par Jean Thibaudeau

Texte 6 – Billet d'humeur, billet d'humour

Je m'étais pourtant bien jurée : les poubelles jamais ! Disserter sur le système de tri des déchets en Allemagne, c'est abdiquer au cliché le plus rudimentaire, faire une concession au folklore le plus exaspérant, alimenter bêtement le registre des poncifs sur ce pays, qui oscille encore et toujours entre la fête de la bière, le carnaval et le goût de la discipline. D'autant que j'ai fini par me soumettre et par donner quotidiennement la preuve de mon désir d'intégration dans mon pays d'adoption. Quatre tiroirs bien sages dans ma cuisine : le papier, le verre, les emballages et les déchets biodégradables. Pas moyen de traverser le couloir sans buter sur un panier dont le contenu attend d'être rapatrié vers la décharge qui lui est consacrée. En fin de semaine, les pyramides de journaux donnent à mon bureau des allures de Gizeh.

Ici, le triage des ordures est un métier en soi, une occupation à plein-temps. Cette activité délicate nécessite des qualités dont malheureusement je ne dispose pas : un esprit cartésien, un sens aigu de l'organisation, une discipline de fer, une mémoire d'éléphant, une grosse dose de civisme et une bonne volonté sans faille. Mais je me donne de la peine. J'ai appris à déshabiller avec application les petits pots de yaourt bio de leur manteau de papier et à séparer : le pot dans la poubelle de droite, le manteau dans celle de gauche. Je ne jette plus jamais une pile, mais dépose ces petites bombes toxiques dans le

conteneur prévu à cet effet de la droguerie du coin. Les médicaments périmés retournent à la pharmacie. Un cageot de bouteilles vides d'eau minérale voyage en permanence dans le coffre de ma voiture.

Incartade. Bien sûr, je me permets, de temps en temps, une petite incartade - histoire de ne pas sombrer dans la névrose compulsive. Et hop, une boîte de sauce tomate en aluminium avec les épluchures de pommes de terre. Un sachet plastique clandestin glissé parmi les vieux journaux. Ça soulage ! Ça ne fait de mal à personne ! Ça donne l'illusion d'avoir préservé une once de libre arbitre ! Oui, je conserve mon sens critique.

La logique aberrante de certaines décisions prises par la municipalité de Berlin me laisse pantoise. Les sentiers et les sous-bois du Schlachtensee - un de ces lacs idylliques qui font de Berlin une capitale bucolique si facile à vivre - sont souillés parce que le conseil municipal a eu cette idée surprenante. Si l'on supprime les poubelles toujours débordantes, les gens vont forcément remporter leurs déchets chez eux. J'admire la foi naïve de l'administration berlinoise dans l'humanité - comme si la discipline et le sens civique étaient des vertus innées. Depuis qu'il n'y a plus de poubelles au Schlachtensee, les Berlinois jettent bien entendu les restes de leur pique-nique dans les sous-bois.

Tout cela était jouable jusqu'à ce que cette semaine mon fils, 8 ans, élève hélas consciencieux, rentre de l'école avec un poème à apprendre par cœur. Je m'assieds dans un fauteuil. Le petit se plante devant moi, prend son souffle. La Spirale des ordures, annonce-t-il. C'est le titre d'un long sonnet en rimes truffé de petits vers ravissants du genre : « Au lieu de jeter : les déchets éviter ! Tout pêle-mêle, non merci ? Ah, ça oui, moi je trie ! C'est ainsi ! » Je m'enfonce dans mon fauteuil, médusée, sidérée, pantoise. Le petit bombe le torse, tout fier. Je pense qu'il est tombé bien bas le pays de Goethe et de Schiller. Ils sont si drôles les petits poèmes de Tucholsky. Et pourquoi ne pas avoir choisi une de ces comptines allemandes si impertinentes ?

Policier. « Les sacs en plastique pour les achats ? Chez moi pas de ça », poursuit le petit en élevant la voix pour bien mettre l'accent sur les interdits. « Combien de déchets peux-tu encore éviter ? Il te viendra sûrement une idée ! » Il conclut. J'applaudis. Et depuis, les idées, elles pleuvent du matin au soir. Le petit s'est transformé en policier. Il guette le moindre faux pas dans la cuisine. Inspecte la corbeille à papiers. Va fourrer son nez dans les sachets. Ma vie est devenue un enfer.

Alors hier soir, j'ai craqué. Le petit était au lit. Protégée par la nuit, j'ai jeté quatre bouteilles de champagne (vides !), les coquilles de six oeufs, un paquet d'aspirine périmée, un pneu de voiture usé, notre vieux téléviseur et une demi-douzaine de boîtes de conserve. Oui, j'ai fourré tout ça, tout ensemble, dans la poubelle de mon immeuble. Depuis, je respire. Je me déplace librement à grandes enjambées dans mon appartement. Ni vue ni connue. Le petit ne s'est rendu compte de rien. Les voisins non plus. Et ça m'a fait du bien. « Moi, j'en ai marre. Poubelle foutoir. Ordures fouillis. Et vive la vie ! »

Pascale Hugues : *Les ordures, tout un poème* ! 26 avril 2008, Libération

Texte 7- Le déchet, une marchandise comme une autre ?

Des déchets aux recyclages : définitions, état des lieux
Le déchet est une marchandise à part dont la définition est complexe : entre un ménage ou une école, dont les activités relèvent de la vie et du "banal", et une industrie qui fabrique des produits voulus et d'autres dont elle ne veut pas, comment faire le lien ?
Face à cette complexité, les législateurs ont, le plus souvent, répondu en mêlant une définition physique objective (une liste de substances définies) à une définition juridique subjective ("toute substance dont le détenteur – producteur ou possesseur – se défait ou à l'obligation de se défaire") qui fait référence à l'abandon. (…) De fait, il n'y a pas de liste définitive de ce qu'est un déchet et de ce qui n'en est pas.

Les frontières entre "déchet" et "non-déchet" est déterminante pour les acteurs économiques du marché des déchets. La Directive 2006/12/CE (5 avril 2006) du Parlement et du Conseil européens relative aux déchets tente d'apporter des éléments de réponse et illustre cette délicate et complexe question de la définition d'un déchet et de la fin du statut de déchet. C'est au niveau des matériaux pouvant être valorisés, recyclés ou réutilisés, et donc dans la définition de ces termes de "valorisation", "réutilisation",

"recyclage" que se situe cette frontière au-delà de laquelle un déchet cesse d'être un déchet. C'est clairement ce passage du statut de déchet à celui de ressource, qui constitue le cœur du monde complexe du "cycle des déchets".

Quant au recyclage, on en identifie deux principaux types :

- La régénération, qui redonne au matériau les caractéristiques permettant de l'utiliser en remplacement d'une matière première neuve (métaux, papier…) ;

Le réemploi, lorsque le déchet est réutilisé tel quel (bouteilles en verre…)

Des flux mondialisés

La production d'une quantité croissante de déchets de toute nature et la nécessité de les traiter n'est pas sans conséquence sur la santé publique et l'environnement. Aussi, à partir des années 1980 dans les pays développés, des normes environnementales plus contraignantes se sont imposées aux politiques de gestion des déchets, ce qui a conduit à une hausse significative des coûts de traitement (valorisation, recyclage).

Ce qui a conduit certains acteurs (États, entreprises) à se débarrasser de leurs déchets dangereux dans des pays tiers (pays émergents et pays en développement), aux conditions de gouvernance approximative, avec des conséquences parfois désastreuses pour la santé et l'environnement des territoires ciblés.

La mise à jour de ces pratiques a amené la communauté internationale à élaborer et à adopter, sous l'égide du Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE / PNUD), en 1989, un instrument international, la ***Convention de Bâle***, destiné à contrôler les mouvements transfrontaliers de déchets dangereux. Plus tard, en 1998 a été adoptée la ***Convention de Rotterdam***, qui oblige juridiquement au consentement préalable de l'importateur, en connaissance de cause.

Sylviane Tabarly, professeure agrégée de géographie - *« Entre déchets et recyclages, des flux à risque social et environnemental »,* publié sur geoconfluences.ens-lyon.fr, le 20 septembre 2007

Document 8 - Une planète de déchets ?

Gideon Wright *Trashed Earth,* 2010

Document 9 - Récupérer pour créer. Guerra De La Paz – *Tribute* – 2002

Guerra De La Paz est un duo d'artistes cubains basés à Miami en Floride. Inspirés par les *Ready-made* de Duchamp, les deux artistes créent à partir de matériaux recyclés et plus précisément de vêtements récupérés.
Questionnant notre société de consommation et notre facilité à disposer de vêtements (ou autres objets) encore de qualité, le duo veut éveiller notre conscience sur l'impact environnemental de nos modes de consommation. Le vêtement devient alors un médium à part entière exprimant le message des artistes.

Guerra De La Paz, *Catégories Art, Textile*, publié le 5 avril 20214, sur https://collectiftextile.com/guerra-de-la-paz/

Guerra De La Paz – *Tribute* – 2002

Texte 10 : Le Cimetière des choses

Un pneu un clou une baignoire
Un vélo sans les roues une armoire
Un rat velu et ventru
Se trémousse avec délice
Sur les formes blanches et nues
D'une poupée chauve au corps lisse
Une espadrille orpheline
Echouée sur une casserole
Pleure le pied d'une héroïne
Indifférente et frivole
C'est l'heure où les camions verts
Vident leurs entrailles, repus
Sur les talus qui digèrent
Tout ce qu'on n'voulait plus
Et le soleil dégringole
Sur le cimetière des choses
Et dans la boue molle
Il y a des roses
Des roses
Sur le cimetière des choses
Avec des tiges en métal
Et de la rouille sur les pétales
Un ballon de cuir crevé
Meurt
Loin des fiévreux coups d'pied
Des footballeurs
Sur un matelas éventré
Qui veille aux quatre vents

S'étirent les orties volées
Aux cœurs blessés des amants
Et là-bas deux chats miauleurs
Planqué au fond d'un frigo
A l'abri des corbeaux tueurs
Qui volent tout là-haut
Et le soleil dégringole
Sur le cimetière des choses
Et dans la boue molle
Il y a des roses
Des roses
Sur le cimetière des choses
Avec des tiges en métal
Et de la rouille sur les pétales
Un fauteuil triste et bancal
Des bouteilles en plastique un évier
La nuit qui tombe une étoile
Et au loin l'horizon désolé.

« Le Cimetière des choses », paroles et musique de Jean-jacques Nyssen et Clarika, interprété par Clarika © Emma Productions